

moyens de subsistance, tout au moins aussi abondants et providentiels, tels que la chasse et la pêche.

* * *

Mais ce qui doit par-dessus tout intéresser le Missionnaire et ranimer le zèle des bons catholiques, ce sont les déplorables conditions religieuses et morales où végète ce malheureux Etat du Matto Grosso. Les 130 mille chrétiens ou civilisés qui s'y rencontrent en sont arrivés à ce point de déchéance intellectuelle et morale qu'il est littéralement impossible de les distinguer, ni par leur confession, ni par leur tenue, des autres barbares indigènes. La religion se complique chez la plupart de pratiques diaboliquement superstitieuses ; d'ailleurs les relations qui mettent incessamment en rapport les civilisés et les païens ne sauraient être que préjudiciables aux premiers. Aussi la grande majorité n'a-t-elle retenu de la religion catholique que le caractère baptismal. Et ceux qui, au cours de leur vie, atteignent-elle la longévité de Mathusalem, pénètrent deux fois seulement dans le saint lieu — la première lors du baptême, la seconde à l'occasion du mariage — ne sont pas les moins nombreux. Pour cette dernière cérémonie, les jeunes gens se présentent au ministre de Dieu sans savoir le premier mot de religion, sans même pouvoir faire le signe de croix ; et il faut suer sang et eau pour leur donner une notion rudimentaire des vérités de notre foi et des devoirs du chrétien. S'ils viennent à avoir des fils, ils s'empressent aussitôt de suspendre au cou des nouveau-nés des amulettes consistant en dents de serpents, ou en osselets d'animaux féroces, car ce sont là, pensent-ils, de sérieux préservatifs contre la maladie et autres fâcheux accidents.

Leurs pratiques religieuses, spécialement dans les principales villes et dans tous les centres importants, se réduisent à la célébration, à grand fracas de musique, et au milieu d'une pompe extraordinaire et d'une profusion de feux d'artifices, des fêtes de la Pentecôte, de l'Immaculée-Conception et de Saint-Benoît, qu'ils clôturent régulièrement par un bal prolongé bien avant dans la nuit. Ceux qui le dimanche et les autres jours fériés restent assidus aux offices forment une bien infime exception. Quant à la fréquentation des Sacrements, personne n'y songe. Témoin cette statistique : en l'année 1855, dans toute la Capitale de ce pays, c'est-à-dire à Cuyabá, ville de 20,000 âmes et au-delà, trois hommes seulement se sont trouvés qui ont fait leurs Pâques ; pour ce qui est des femmes, il y en eut une quarantaine. Et comme si une telle indifférence en fait de religion ne suffisait pas pour la perte des âmes, voici que se glissent dans la capitale et dans les autres principales villes, le protestantisme et le spiritisme, qui sont le véhicule d'une presse impie et démoralisatrice, faite pour rendre les présomptueux et les ignorants plus revêchés à cette parole divine tout nouvellement annoncée au milieu d'eux.

L'unique sujet de consolation que nous ayons, c'est de voir qu'autant les habitants des villes du Matto Grosso opposent d'apathie et de négligence à leur instruction religieuse et à l'accom-